Deuxième Année — N° 31. Le Numéro : 0 fr. 25 Jeudi 30 Mai 1918

LA VOIX DES FEMMES

Politique, Sociale, Scientifique, Artistique

Paraissant tous les Jeudis

ABONNEMENT
pour la France
10 fr. par an
5 fr. pour six mois

Directrice : Colette REYNAUD ☆ Rédactrice en Chef : Louise BODIN
Rédaction et Administration : 10, rue Montmartre (Ier)
TÉLÉPHONE : Gobelins 42-72

ABONNEMENT
pour l'Etranger
12 fr. par an
6 fr. pour six mois

SOMMAIRE

Jean Jaurès ..... Louise Bodin
Printemps 1918 ..... Henriette Sauret
Propos ..... Ermenonville
Instants ..... Noel-E. Garnier.
Contre les menées réactionnaires..... Fernand Morelle
La Guerre et sa durée..... Augustin Hamon
Prenez les Femmes..... Pierre Hamp
Les Idées et les Livres..... Waldemar George
Revue des Revues..... ***

Jean Jaurès

Je n'ai pas la prétention de dire ici rien qui n'ait été dit, écrit ou pensé sur l'admirable et puissant génie dont la disparition a été un irréparable malheur pour la France et pour l'Humanité ; rien qui n'ait été dit, écrit ou pensé sur sa Force abondante et généreuse, étincelle de lumière, de vérité, de bonté, fixée, hélas ! dans une enveloppe mortelle, dans un peu de matière blanche et grise périssable et qu'un morceau de métal pouvait anéantir.

Simplement, je veux apporter à Jean Jaurès, au moment où il vient d'être outragé par un sectaire, par un fanatique, l'humble et tendre hommage, frémissant et passionné de la Voix des Femmes ; *je veux obéir au sentiment qui, de l'esprit et du cœur, ordonne à la main de protester.*

Il semble que nous ayons vidé jusqu'à la dernière goutte la coupe de l'indignation. Il semble que ça ne soit plus possible, depuis 1.390 jours, de faire une expérience nouvelle dans cet ordre de breuvage-là. Mais cette coupe est une manière de coupe des danaïdes. Elle s'emplit aussitôt vidée. Chaque jour nous fournit une nouvelle gorgée d'amertume. La source d'amertume et de fiel, ô Samson, est inépuisable. Elle est dans l'âme des fourbes et des méchants.

Que des Français puissent, en se mettant à l'abri d'un patriotisme qui n'est que haine et qu'hypocrisie, cracher sur un cercueil qui contient, avec la dépouille de l'Homme Assassiné, les larmes, les sanglots, les espoirs détruits de millions de Français, c'est une infamie dont on ressent la honte comme d'un soufflet.

Qu'ils n'aient même pas envers un mort, qui les aveugle de toute la clarté de son esprit, qui les écrase de toute la majesté de son œuvre, la pudeur du silence ; qu'ils n'aient même pas envers un adversaire la courtoisie que ceux qu'ils appellent « des boches » ont observée souvent devant le cadavre de leur ennemi ; qu'ils essaient de justifier, en crânant, en bravant, en bavant,

..... CENSURE .....

Que veulent-ils donc ? Etouffer des remords en criant au coupable ! Et ceux-là parlent au nom de la religion de Jésus ; au nom de la France de Jeanne d'Arc, Jésus dont leurs pareils de tous les temps ont fait un Dieu après l'avoir crucifié ; Jeanne d'Arc dont ils ont fait une sainte après l'avoir brûlée. Ça ne les tourmente donc pas, ces réhabilitations-là ? Ça ne les engage donc pas à la prudence, à défaut de justice et de bonne foi dont ils sont incapables ?

« L'orateur de l'Allemagne au Parlement français ». « Il méritait un châtiment ». « Nous avons souhaité que M. Jean Jaurès fût amené devant la justice », a l'audace d'écrire M. Charles Maurras. Et, vraiment, quand on voit ce que le soleil éclaire — pour parler comme le vieux Job — on se demande si réellement Jaurès ne serait pas actuellement « en prison », interrogé, jugé et châtié, conformément aux lois qu'il avait offensées, selon le vœu ignoble de ceux qui font bon marché de la France, qui l'insultent devant l'ennemi, sans scrupules, pourvu que la République en meure.

Ils spéculent sur l'ignorance, la veulerie morale, la paresse intellectuelle d'un public qui leur a donné là-dessus des garanties vraiment inespérées.

Ils déplorent la décadence intellectuelle de la patrie de Descartes, d'Auguste Comte, de Joseph de Maistre, de Sainte-Beuve, eux qui s'appuient sur la décadence intellectuelle de clients qui n'ont certes lu aucun de ces écrivains — pris à témoin pêle-mêle, parce que ça impressionne — et dont la déloyauté intellectuelle est semeuse d'erreurs et de scandale.

« L'orateur de l'Allemagne au Parlement français », et chacun s'en va répétant « l'orateur de l'Allemagne au Parlement français. Ah ! comme c'est cela ; ah ! comme c'est vrai ; mais vous ne savez donc pas que Jaurès était l'orateur de l'Allemagne au Parlement français ? »

« — Je m'en voudrais, m'a dit un jour un honnête homme, un de ceux qui font partie de l'élite de notre classe dirigeante, de lire une ligne de « cet individu ! »

C'est que, pour lire un livre comme l'Armée Nouvelle, *il faut une attention, un effort d'intelligence, une volonté de s'instruire et de vérifier dont sont bien dépourvus ceux dont toute la capacité se hausse à jouer au bridge pendant des heures, des jours, des années. Le bridge est le souci perpétuel, le remède et la réponse à tout. Comment pourraient-ils protester contre des affirmations qu'on leur sert toutes préparées et dont le contrôle diminuerait le temps réservé au bridge ? Comment pourraient-ils découvrir que la clairvoyance de Jaurès fut prophétique dans le domaine social militaire et politique, qu'il eût la géniale divination des événements et qu'il employa toutes les ressources prodigieuses qui étaient en lui à conjurer la catastrophe qu'il redoutait, tout au moins à nous mettre en état de légitime défense pour amortir le choc.*

..... **CENSURE** .....

Qu'un pays, fortuné entre tous, ait eu la gloire de donner naissance à un Jaurès sans que la majorité des citoyens de ce pays paraissent même se douter de cette gloire destinée à grandir leur part d'immortalité dans l'histoire du monde, c'est un fait incroyable et c'est peut-être hélas ! entre la perfidie des uns, l'indifférence des autres, le symptôme le plus grave dont nous puissions être alarmés.

Louise BODIN.

Le *Courrier de la Presse* lit tout, renseigne sur tout ce qui est publié dans les journaux, revues et publications de toute nature en France et à l'étranger et en fournit les extraits sur tous sujets et personnalités.

Ch. Demogeot, directeur, 21 boulevard Montmartre, Paris-II[e].

Printemps 1918

I

D'où viennent donc, frappant les murs et les prunelles,
Ces mille jets de miel léger,
Ces blonds faisceaux, soyeux comme des ailes,
Qui font du ciel un grand nid de clartés ?
Que veut dire ce bleu émouvant, lisse, honnête,
Qui tout à coup luit sur nos fronts ?
Pourquoi l'air semble-t-il rire sur les maisons,
Pourquoi ouvré-je toute grande ma fenêtre ?
Et quels sont ces caquets qui grésillent soudain
Parmi les arbres, ce matin ?
Et cette douce mousse verte
Qui bouillonne aux rameaux, hier encore, inertes ?
Serait-ce donc... serait-ce le printemps ?

Ce n'est pas vrai. Tout cela ment. W
Ce n'est pas le soleil, ce n'est pas la prouesse
Adorable, de mai. Ce n'est pas l'allégresse
Des oiseaux précurseurs,
Des feuillages naissants, des nouvelles chaleurs.
Toutes ces choses sont simulacre, mirage,
Illusion d'un passé ravissant,
Trêve fugace de l'orage,
Songe qui va fondre à l'instant,
Ce ne peut pas être toi, ô printemps !
Pourquoi reviendrais-tu, puisque la sécheresse
Plus que jamais, nous lie et nous oppresse,
Puisque tu ne rencontrerais, toi, tout amour,
Que des aveugles et des sourds ?
Les cœurs sont trop fermés, trop sordide est l'époque,
Le printemps ne peut pas revenir sur l'Europe.
Hier, c'était bien. Bourbe, verglas,
Ciel gris, maisons ointes de pluie,
Pavés visqueux, matins de léthargie,
Nuits de glace, frissons, c'était bien, n'est-ce pas,
Ce qu'il fallait pour encadrer l'angoisse,
Le triste néant de l'effort,
Les faits qui chaque jour vous froissent,
Le règne de l'affreux, les actes de la mort.
L'hiver seul convient à la guerre,
Il faut du sombre à la mégère.
Il faut du deuil autour du désespoir.
Laisse-nous plongés dans le noir,
Ne brille pas sur nos géhennes.
N'aide pas les œuvres de haine,
Printemps ! Fuis les pays maudits ;
Ne surgis pas, printemps chéri !
Soleil, refuse tes bannières,
Chaleur, n'habite point nos flancs,
Oiseaux abandonnez nos terres,
Car les oreilles prisonnières
Ne méritent pas votre chant ;
Emmène ta gent parfumée.
Ton peuple bienfaisant, printemps,
Ne nous bénis pas cette année,
Ne traîne pas ta robe dans le sang !
Notre part c'est le froid et l'ombre.

Les détresses et les décombres ;
O jeune annonciateur, ô maître de beauté,
Laisse-nous patauger dans les douleurs voraces,
Engourdis-toi, reste mort-né,
L'homme est indigne de tes grâces !

II

Tu es venu, pourtant. Puissance magnétique,
Irrésistible volonté de vie,
Printemps, ô leçon pacifique,
Tu jaillis, tu t'épands, tu triomphes, génie !

Notre méchanceté ne t'a pas arrêté.
Tu te donnes quand même, ô générosité !
Pendant que l'homme fou, gaspille la merveille
De vivre, travailleur fidèle, tu t'éveilles ;
Tu te remets, infatigable adolescent,
A réparer, à fabriquer, joyeux, constant ;
Tu ne sembles pas voir l'offense,
Et tu répands tes complaisances.
Tes charmes, tes raffinements.

Clémence, majesté, largesse sans rancune,
Salut ! Toi qui accours pour verser tes fortunes
Sur nos êtres de mal et de confusion !
Salut, générateur, salut, effusion,
Salut, toi, qui, malgré nos fautes éternelles,
Reviens toujours riant en tes fraîches nacelles !

O pourvoyeur vital, jardinier sans second,
S'il faut que de mauvais larrons,
Cette année encore, profanent
Les chers présents, tes douces mannes,
Du moins, entends de moi, sortir, vaste et puissant,
Un cri de piété, un clair remercîment !
Sache du moins, qu'un regard sait comprendre,
Vénérer, adorer, ton grand miracle tendre,
Qu'une bouche sait aspirer
Tes souffles, et qu'il est un sein passionné
Pour qui tu es la fête et la béatitude,
L'oubli étincelant de la vicissitude ;
Sache qu'il est un cœur craquant, reconnaissant,
Qui s'ouvre de bonheur sous ton rayonnement ;
Que toutes tes couleurs, tes touffes, tes rosées,
Sont par moi gravement comprises, adorées ;
Sache que devant toi, je me mets à genoux,
Que pendant qu'ils s'occupent tous
A nourrir l'exécrable bête,
Moi je pleure d'amour en te voyant paraître,
Et que, sous le concert mortel des cruautés,
Je n'écoute que toi, printemps, ô vérité.

Henriette SAURET.

Armes parlantes

De notre régime capitaliste
Le symbole vivant et point banal,
C'est un banquier tenant en main sa liste
Et de l'autre,... dirigeant le Moral.

ERM.

PROPOS

Le moderne Clausewitz, le philosophe et théoricien de la guerre, le propotype du soudard déchaîné, le sur-reître par excellence, la bête sauvage à faciès humain, Von Bernhardi pour l'appeler par son nom, a écrit, dans son livre l'*Allemagne et la prochaine guerre* (1913), que « les efforts tentés à La Haye en vue de l'abolition de la guerre ne sont pas seulement insensés, mais doivent être considérés comme franchement immoraux et stigmatisés comme indignes de l'humanité. »

Cette mentalité a l'avantage d'être catégorique. On sait à qui on a affaire. Elle est moins pernicieuse que celle de ceux qui, protestant de leurs désirs de paix, préparent néanmoins les conflits des peuples par leurs roueries diplomatiques, ou qui affirment que la mobilisation n'est pas la guerre. Il vaut mieux avoir affaire à un tigre que l'on voit et dont on sait les instincts, qu'à un boa constrictor visqueux et dissimulé !

Ce même Bernhardi écrit encore ceci dans le même livre : « Là où se perd la faculté de sacrifier joyeusement à des fins idéales ses plus grands biens matériels, sa vie, sa santé, son avoir et son bien-être, pour conserver à l'Etat son caractère et sa personnalité ;... là s'annonce la décadence et la débâcle... »

Vous reconnaissez à ces traits l'Etat entité, souverain maître des personnes et des choses, le Moloch insatiable auquel les peuples doivent se trouver très honorés d'être sacrifiés. Cette théorie de gouvernement — qui vient de Sparte en passant par Rome, ainsi que l'a établi Fustel de Coulanges, — tire une certaine grandeur apparente de l'écrasement des individus... Maurras ne cesse de malaxer ce sophisme, et Barrès s'en empare et s'en pare, assez gauchement d'ailleurs.

Dans ce principe antique le mythe se renforce et s'ennoblit d'autant plus que les citoyens de chair et d'os s'anéantissent et s'avilissent davantage ! Tout alla bien chez les Lacédomoniens tant que ceux-ci consentirent à croire que leur bonheur et leur gloire consistait en leur propre écrasement.

Mais il vient généralement un moment où les citoyens s'aperçoivent qu'ils sont bien obligés d'incarner la fiction Etat dans quelques personnalités qui disposent d'eux pour leurs ambitions ou leurs folies .C'est quelque fois long ; mais à ce moment là, ça ne marche plus du tout... Le Léviathan crève...

***

Justement voici que se fonde une *Société d'action fédérative* dont le but décentralisateur est précisément de détrophier l'abstraction Etat de son despotisme monstrueux. C'est à merveille. Et dire qu'on a guillotiné ces pauvres Girondins parce qu'ils voulaient précisément cela ! Seuls clairvoyants, ils pressentaient trop bien l'omnipotente tyrannie des grands pouvoirs centralisés. Ils ont eu le tort d'avoir raison. La formule « Une et indivisible » a triomphé grâce à l'échafaud, et n'a pas tardé à aboutir à Bonaparte. Et Napoléon c'est la Société européenne moderne avec son apothéose actuelle ! C'est un résultat !

Admirable Jeanne Philippon — encore que bien imprégnée d'antiquité, — la plus noble des femmes et sans doute aussi (pour paraphraser le mot d'un de ses juges, Autonelle) : le plus perspicace des hommes d'Etat ! Je maintiens le mot. Les professeurs n'ont pas su dégager le potentiel de cette fédéraliste absoluments supérieure. Ce destin est l'un des plus poignants de

l'histoire ; non pas tant par le tragique qui en est connu, que par la mystérieuse promesse d'avenir humain que trancha Samson devant le simulacre menteur de la Liberté !

***

On citerait vingt passages de la Bible où le mot *Confusion* est accolé au mot *ruine*, ou vice-versa. Il y a là comme une constatation millénaire de relation de cause à effet dont la sagesse devrait s'imposer aux peuples, si, pour ceux-ci, comme pour les individus, l'expérience pouvait ne pas être toujours personnelle.

Ceci étant rappelé, il faut avouer que nous vivons, et cela bien avant la guerre, une époque d'étranges confusions. Les résultats en sont sensibles et visibles...

Je veux seulement en signaler une bien singulière de l'heure actuelle. Pourquoi persiste-t-on si souvent à confondre la religion avec ses ministres, — ou les religions avec leurs ministres ?

La religion, — et même toutes les religions — défendent aux hommes de s'entretuer et leur ordonnent de s'entr'aimer. Or, parce qu'on a pu voir des prêtres belliqueux ou excités, on rencontre quantité de braves gens qui s'écrient : « La voilà bien votre religion de douceur et de charité ! » C'est comme si, voyant une porte hors de ses gonds, ils disaient : quelle exécrable maison ! — Ce n'est pas la maison qui est exécrable ; c'est la porte qui est mauvaise ; voilà tout !

Pourquoi confondre le Code qui demeure avec le greffier qui passe ? Montaigne nous dit que « de ce mesme papier dont il vient de rédiger un jugement d'adultère, le juge escript un poulet à la femme de son compagnon. » C'est possible. Mais de ce que le juge est faillible, comment conclure que le Code est mauvais qui punit l'adultère ? Le meilleur Evangile aura toujours ses pharisiens. Le chêne a ses parasites, le lion sa vermine, la Révolution Française ses pions, la Déclaration des Droits de l'Homme ses scribes. Mais jamais il ne viendrait à l'idée de personne de prendre le gui pour le chêne, les poux pour le lion, Monsieur Aulard pour l'an II et Monsieur Guernut pour les Immortels principes. Il y a même quelque chose de choquant dans l'énoncé de ces propositions. Mais alors pourquoi rendre l'Evangile de Tolstoï responsable des frénésies de M. Sertillanges ?

***

Le gouvernement qui, par son président du Conseil et plusieurs de ses membres, proclame à la tribune de la Chambre que la presse est absolument libre, (8 mars, 11 avril) a supprimé brutalement la publication de *La Plèbe* dès son quatrième numéro !

Je m'honorerai d'avoir collaboré à ce journal vaillant, indépendant, propre et informé. Le peu qu'il a pu dire l'a fait connaître de ceux qui peuvent encore penser ; et leur a fait comprendre qu'il pouvait en dire bien davantage...

Ce qui marquera cet effort, c'est sa sincérité, son désintéressement pur et sa documentation. C'est tout à fait en dehors du journalisme.

Cette expérience a prouvé une fois de plus que sans la liberté la vérité n'est qu'un vain mot. Que le peuple se fasse rendre sa liberté, nous ferons le reste.

ERMENONVILLE.

Acheter vos Livres à la Librairie
DE LA
VOIX DES FEMMES
C'est soutenir le Journal

INSTANTS

Le maigre plumeau des platanes balaye la poussière de l'air. Le trottoir sue sous des pieds blanchis comme une ..... colonne de journal. Le *Journal du Peuple*, si vous voulez, puisque c'est celui que je lis, un peu à l'aveuglette, dans la nuit qui descend, seulement éclairée aux « éclatants » échoppages de mon quotidien. Dame Anasthasie a beau faire elle n'éteindra jamais tout à fait la vérité. J'ose dire — et je ne plaisante pas — qu'elle l'illumine chaque jour à des milliers d'exemplaires. Pourquoi n'use-t-Elle point, il en est temps peut-être encore, d'un autre moyen de censure. Je lui soumets l'essai d'un vol de papillons noirs posés sur la fine fleur de nos écrits : les journaux ainsi auront l'air d'une lettre de faire part. Et comme ils s'harmoniseront mieux aux temps... heureux que nous vivons !

Car nous vivons mes Sœurs.

Et si tant est que le propre de vivre aujourd'hui soit de ne plus réfléchir, lisez avec l'indulgence qui convient, ces essais d'irréflexion :

..... **CENSURE** .....

Mais je m'étais promis de passer tout entier, aujourd'hui, entre les lames d'Anasthasie sans que ma Pensée décapitée, les

ternissent même, en ces temps de canicule, de la moindre goutte de sueur !

Et ces soldats devant qui je fuyais ne sauront peut-être jamais comme à les entendre mon cœur se gonfla d'un courage nouveau !

Noël-E. GARNIER.

CONTRE LES MENÉES RÉACTIONNAIRES

Les agents de division continuent sous le couvert de l'Union Sacrée leur œuvre néfaste. Leurs méthodes de dénigrement systématique et de calomnie féroce, ayant en quelque sorte recueilli l'appui gouvernemental ils bavent à qui mieux mieux sur tous les citoyens qui militent ou ont milité pour l'affranchissement réel de la démocratie.

Pourquoi se gêneraient-ils puisqu'ils peuvent impunément salir et je dirai même plus, puisqu'ils sont encouragés à noircir tous ceux qui gênent par l'inflexibilité de leur conscience, les maitres du jour.

Après avoir pendant trois ans dit de M. Clémenceau qu'il était un homme dangereux pour son pays, après l'avoir traité vertement de naufrageur, les Hervé, les Daudet et autres réacteurs, se plaisent, délaissant leurs cris de vilains roquets, à prendre figure de petits chiens-chiens à leur mémère et à faire de basses lécheries à celui pour lequel ils n'avaient pas autrefois, alors qu'il n'était qu'un journaliste virulent, assez d'injures à leur répertoire, pourtant copieux.

En ce moment la tête de turc de ces messieurs est notre ami Jean Longuet, qui a le grand tort évidemment d'être le petit-fils du puissant philosophe Karl Marx, dans une époque, ou Allemands et Français sont en guerre.

Jean Longuet c'est pour Monsieur Maurras, l'infâme « quart de Boche » ! Et allez donc, ce brave citoyen qui a aussi le défaut d'être resté ce qu'il était avant la guerre un sincère pacifiste. est ainsi catalogué, étiqueté, et l'épithète lui reste, on ne le connait plus dans les milieux royalistes et cléricaux que sous ce nom. L'excitation entre français est une méthode vieille mais sans cesse renaissante, au cours de l'histoire, elle a toujours été mise en pratique par les gens du Roy et de l'Eglise : Le plus bel exemple de ce qui peut arriver lorsque les esprits sont ainsi montés est celui de la Saint-Barthélémy, sur lequel il est inutile d'insister, car les manuels d'histoire qui ne sont pas l'œuvre de Loriquets, nous ont donné des détails sur l'horreur de l'égorgement qui illustre à jamais et si sinistrement ce saint.

Plus près de nous nous avons eu les grandes scènes de la Révolution. Gustave Rouanet, dans de remarquables articles publiés par le vaillant journal du soir *La Vérité* de notre ami Paul Meunier nous a montré les intrigues perfides des royalistes, cherchant par tous les moyens à poignarder, la France, leur pays, dans le dos. Les documents de l'époque puisés aux sources les plus directes, qu'il donne à l'appui de ses dires, sont probants et iréfutables.

Plus près de nous encore n'avons-nous pas eu l'exemple de la commune de Paris, ou les Versaillais soutenus par les partis de réaction, massacrèrent les parisiens patriotes et démocrates, sous l'œil bienveillant des ennemis.

Un exemple plus récent encore que nous avons vécu dans les dernières années du 19e siècle. L'affaire Dreyfus, ou l'antisémitisme s'épanouit de façon féroce, et qui mit aux prises les éléments populaires et la tourbe réactionnaire. A cette époque comme l'a conté si spirituellement Anatole France dans son roman satirique l'*Ile des Pingouins*, les masses stipendiées par ceux qui aujourd'hui, à nouveau, s'efforçent de jeter le trouble dans le pays, en semant à la volée de folles histoires de trahison qu'une foule pressentie par un bourrage de crâne superbement organisé, accepte sans contrôle, les masses de réaction dis-je en poussant des cris de haine, des vociférations de mort, s'efforcèrent de jeter à la Seine le grand écrivain Emile Zola qui avait épousé la noble cause.

pagnes forcenées de calomnie menées contre lui. N'est-ce pas

Nous ne laisserons pas se continuer une pareille propagande. Charles Maurras, le barbier du Roy qui l'appelait quotidiennement dans sa feuille répugnante : Herr Jaurès, et qui le désignait sous cette abominable périphrase « l'avocat de l'Allemagne au Parlement Français ». La mort du grand apôtre de la paix devait couronner de si infectes menées.

Nous ne laisserons pas de continuer une pareille propagande.

La coalition républicaine qui vient de se fonder veillera au grain, heureusement. La garde sera ferme. Elle empêchera la réaction de triompher sur tous les terrains ? Dans le domaine politique elle a de fermes leçons à donner, Politique intérieure, son rôle est de faire taire les mouchards, les reptiles de Gamelle et de sa séquelle, pour les empêcher de commettre de nouveaux crimes, égalant en horreur, les odieux crimes rituels. Pour la politique extérieure, pour la question de la guerre, elle doit s'efforcer de faire adopter par notre pays, par nos alliés les buts primitifs, de guerre du président Wilson, les seuls qui peuvent amener une paix rapide et durable, quant à la politique mondiale, la coalition républicaine doit s'efforcer de faire maintenir à notre pays le renom du foyer de l'esprit, renom que nos réactionnaires par des attitudes condamnables s'efforcent, avec plaisir dirait-on, de ternir.

Un cri d'alarme doit être lancé, il importe de veiller sur tout notre patrimoine républicain, et les femmes, ne doivent pas être les dernières à combattre leurs éternels ennemis.

Fernand MORELLE.

A la suite de la publication dans notre numéro du 1er mai de l'article : « Un exterministe de Gauche », M. Augustin Hamon nous a fait parvenir une étude sur la « Guerre et sa durée », que nous insérons par simple respect du droit de réponse et sans prendre la responsabilité des idées qui y sont émises.

N. D. L. R.

La Guerre et sa durée

A M. Waldemar George.

Votre article « Un exterministe de gauche » (M. Augustin Hamon) », me prouve, mon cher confrère, ou que je me suis très mal exprimé dans mon ouvrage *Les leçons de la guerre mondiale*, ou que vous l'avez lu avec une grande rapidité et avec des vues préconçues. En effet, à aucun moment, à aucune page de mon livre, je ne pose comme *postulat* que « cette guerre est génératrice de la Révolution ». Loin d'établir cette vérité en un *postulat*, je l'ai *déduite* des faits, des événements de la guerre dès 1913-1916, lorsque je faisais mes conférences à Birkbeck Col-

lege (Université de Londres). Mes déductions ont été ultérieurement confirmées par les évènements de Russie.

Je n'ai point dit non plus que la famine était l'*unique* levier révolutionnaire. C'est un des leviers de quasi toute révolution, mais elle n'en est pas l'unique levier. Je ne pense pas, d'ailleurs. qu'il y ait dans la nature un seul phénomène, social ou autre, qui soit engendré par une cause unique. Les phénomènes-effets sont toujours les produits d'une multiplicité de causes s'enchevêtrant à l'infini. Je n'ai pas dit non plus que les peuples saisiront les rênes du pouvoir. J'ai dit que la situation économique tend de plus en plus à créer un état révolutionnaire, que les situations politique et morale tendant à la même fin partout. Selon la logique, ces états virtuels doivent se résoudre en un état de fait : une révolution. Mais quand, je l'ignore. Où commencera-t-elle, ou plutôt, où continuera-t-elle, puisque la Russie a commencé ? Je l'ignore.

Je n'ai pas posé le postulat du mouvement collectif spontané. J'ai montré — par déduction des faits — la formation d'une atmosphère révolutionnaire au point de vue économique, politique et moral. Il n'est pas dans mes habitudes d'esprit de poser des postulats. J'observe les faits, je les analyse et j'en tire des déductions. C'est ce que j'ai fait pour toutes mes conférences sur l'enseignement sociologique et moral qui est donné par les évènements si touffus, si divers de cette guerre mondiale.

Je n'ai nulle part conseillé de prendre une attitude passive, pas plus que je n'ai conseillé de prendre une attitude active. Prendre une attitude est une affaire de tempérament, de caractère, d'individu. Cela ne me regarde pas. En tant que sociologue, d'éducateur, je n'ai réellement aucun conseil à donner sur la conduite à tenir. J'ai à analyser les événements et à en examiner les effets proches et lointains, et à en tirer un enseignement que j'expose, appelant chacun à voir si mon analyse, mon examen des effets et mes déductions sont justes, logiques. Ensuite, chacun doit décider lui-même de sa conduite. J'enseigne, je ne conseille ni ne commande. J'aime trop ma liberté — et celle des autres — pour agir autrement.

Je n'ai jamais nié ni minimisé la part de l'initiative individuelle. Loin de là, car, dans mes *Leçons de la Guerre mondiale*, j'ai parlé de l'influence des minorités agissantes. Je suis donc tout à fait de votre opinion, mon cher Confrère, lorsque vous parlez du rôle des personnalités marquantes dans les révolutions.

Où avez-vous lu ou vu que je faisais table rase des convulsions où se débat l'humanité entière, que je ne tenais pas compte que la durée de la guerre amenait l'épuisement des peuples, etc. ?

Je vois ces convulsions, je vois que les gouvernements conduisent les peuples à l'épuisement. Je vois tout cela et je l'enregistre en en tirant les conséquences logiques, encore que plus ou moins lointaines. Je suis comme le médecin qui, après examen d'un malade, a diagnostiqué une affection grave. Il sait les phases de la maladie, mais il n'en possède point le remède et il attend la guéritson de la nature.

L'humanité en est là, malheureusement mais indéniablement. Je suis impuissant à arrêter la guerre, tout comme le sont les empereurs, qu'ils s'appellent Guillaume II ou Charles Ier, tout comme le sont les Présidents de Républiques, même s'ils s'appellent Wilson le Pacifiste, tout comme le sont les Partis Socialitses de tous les pays, Kienthalions ou non, tout comme le sont les capitalistes-conservateurs du monde, même lorsqu'ils écrivent de belles lettres comme Lord Lansdowne ; tout comme les révolutionnaires triomphants comme Lénine et Trotzky. Ces deux derniers voulaient la paix pour assurer le triomphe de la révolution socialiste en Russie. A quoi sont-ils arrivés ? A Brest-Litovsk, ils crurent signer une paix et en réalité, ils signèrent la continuation de la guerre, partiellement modifiée, certes, mais la guerre tout de même. Avant la paix de Brest-Litovsk, on ne se battait ni en Finlande, ni en Ukraine, ni en Crimée, etc. Maintenant, on s'y bat. Chaque jour, nous voyons Tchichérine protester par radiotélégramme au sujet de violations de la paix de Brest-Litovsk par ceux-mêmes qui l'ont imposée, les militaires allemands.

A Brest-Litosvk, vous vous en souvenez, les délégués de la Rada de Kiev abandonnèrent Trotzky et firent une paix séparée. Voyez où en est l'Ukraine. Ce que le Polonais Daszinski disait au Reichsrath de Vienne, le 20 février 1918 est maintenant en voie de réalisation. Vous vous en souvenez. Il disait : « Les Allemands pilleront les Ukrainiens, comme ils ont pillé les Polonais... Vous apprendrez, Messieurs les Ukrainiens, le plaisir que c'est d'avoir des soldats prussiens dans son propre pays... Le traité sera observé non par l'Ukraine ,mais par Linsingen (depuis, le général a changé, mais le fait reste le même)... Si Linsingen est entré en Ukraine, il saura bien prendre lui-même le blé qu'il lui faudra. Ce que les militaires allemands ont fait en Galicie Orientale nous en donne la garantie. Il prendra aux paysans Ukrainiens, aux grands propriétaires, non seulement leur blé, mais leur bétail, leurs vaches, leurs moutons, leurs œufs et jusqu'à leur dernier morceau de pain. »

La paix de Brest-Litovsk a abouti en réalité à l'extension du territoire de guerre. Aujourd'hui, Trotzky et Lénine ont vu le résultat de leur politique et ils cherchent à récréer une armée pour défendre leur révolution contre les militaires allemands, soutiens-nés de l'autocratie.

Je ne sacrifie pas l'humanité présente au profit d'un bonheur futur problématique ; je ne palabre pas sur l'avenir. J'envisage la situation en sa réalité et je ne cherche pas à me cacher son tragique. Mais je l'envisage objectivement, en m'efforçant de chasser toute sentimentalité, en tâchant de percevoir toutes les causes, tous les effets, toutes les conditions des faits et des mentalités humaines.

Je ne pousse point l'Europe au suicide et je ne la poignarde point dans le dos ». C'est comme si vous accusiez le médecin de vouloir tuer son malade parce qu'il constate qu'il a le typhus ! Pure phraséologie. Voilà tout.

Défiez-vous de la piperie des mots. Ne prêtez pas aux gens des idées qu'ils n'ont pas exprimées et qu'ils n'ont pas, d'ailleurs, et gardez-vous de déformer les idées qu'ils expriment.

« Assister en spectateur passif à la catastrophe mondiale » n'est pas plus la « négation de toute action individuelle ou collective » que ne l'est le fait d'écrire de belles phrases sentimentales contre la guerre.! Fulminer contre la guerre ne la fera pas se terminer plus vite. Je hais la guerre autant que vous, croyez-le, mon cher confrère. Relisez ma *Pshychologie du militaire professionnel*, publiée il y a 25 ans, où je démontrais que le militarisme, parce qu'il avait pour but la guerre, était l'école du crime. Comme vous, je sais que la guerre n'est qu'un tissu de crimes : meurtres, viols, esclavage, vols. Tout le monde le sait maintenant, car à foison, ce fut prouvé depuis 4 ans. Mais après !

Est-ce que je puis imposer la fin de la guerre ? Le pouvez-vous vous-même ? Le peuple français tout entier le peut-il ? Les peuples des démocraties occidentales, unanimement unis, le peuvent-ils ? Réfléchissez, et vous serez obligé de répondre : Non.

Pour faire la paix, il faut être deux. Cette vérité axiomatique semble être ignorée. Pour faire la paix, il faut que les deux adversaires le veuillent. Or, nous le voulons, pensez-vous et vous

pensez justement. Très bien, mais si l'ennemi ne le veut pas ou s'il veut d'une paix que notre dignité d'homme ne nous permet pas d'accepter, une paix à la Brest-Litovs,k par exemple ? Alors, il faut continuer la guerre. Horrible tragédie, certes, mais impossible de faire autrement. Il n'est qu'un peuple qui soit le maître de l'heure : le peuple allemand. Lui seul peut, en brisant ses chaînes, en écrasant ses maitres les militaires, les Hindenburg, les Ludendorff et autres von Hoffmann, amener le jour de la paix. Je parle ici d'une paix digne, où nul peuple n'est violenté, la paix si clairement exprimée par le Président Wilson et par la révolution russe, et par le memorandum des socialistes alliés. Croyez bien que je désire ardemment que soit proche le jour de cette révolte du peuple allemand. Mais mon désir ou rien, en l'occurence, c'est la même chose.

Lorsque je tire des faits cette déduction : « Au point de vue démocratique et socialiste, il y a intérêt à la durée de la guerre. Au point de vue capitaliste et conservateur, il y a intérêt à l'arrêter le plus tôt possible ». je ne fais qu'enregistrer une déduction, impassiblement. Cela ne veut pas dire que je ne souhaite pas la fin rapide de la guerre. Mais à quoi bon des souhaits quand on est impuissant à les réaliser ?

Bien amicalement, mon cher confrère,

Augustin HAMON.

PRENEZ LES FEMMES

La force d'une civilisation se voit au respect que ses institutions ont pour les femmes. La corporation des filles de peine, nettoyant les wagons, chargeant les hauts-fourneaux, brouettant le charbon et les scories devient nombreuse en France. Les femmes appelées dans des métiers nouveaux pour elles, n'y ayant aucune préparation professionnelle, devaient inévitablement être placées en grand nombre aux besognes de toutes-mains, où la longue éducation n'est pas nécessaire, et qui sont les plus dures. Il ne faut la femme qu'aux métiers qui ne détériorent pas sa féminité, sinon la société laisse accomplir une stupide erreur. Après avoir perdu la femme, il n'y a plus rien à perdre. Avec elle, la société tout entière se dégrade et se perd.

La femme a, de longtemps, fait des métiers durs : buandière au battoir, repasseuse au fer à main, et cette exténuante besogne de couturière-mécanicienne sans moteur, alors que des hommes se maintenaient gainiers pour l'écrin, évantaillistes, vendeurs de chaussures, de cravates, de bijoux.

La guerre n'a fait qu'augmenter cette opposition en laissant les hommes à leurs anciens travaux doux ; épousseteurs de bureaux, introducteurs, vendeurs alors que les femmes avançaient dans les besognes les plus rudes : porteuses, pousseuses, nuit et jour, aux usines à feu continu.

Pitt aurait dit en 1796, aux manufacturiers anglais : « Prenez les enfants. »

Il y a analogie dans l'histoire du travail entre ce moment où l'industrie a commencé d'utiliser en masse la main-d'œuvre infantile et cette période depuis 1914, où elle incorpore la main-d'œuvre féminine par effectifs dont le chiffre ne lui était pas coutumier.

Les cotonniers anglais n'avaient pas attendu la prétendue parole de Pitt pour mettre les enfants sur la mull-jenny achevée en 1775, par Samuel Crampton. La filature arrive, en 1796, à leur embauchage en grand. Tenus plus de quinze heures devant les métiers, on les pique s'ils s'endorment. En 1840, les filatures de Mulhouse, concurrentes des filatures anglaises, avaient des journées de 17 heures d'amplitude avec 15 heures et demie de travail effectif. Lord Shaftesbury obtint en 1833, la première loi de protection de l'enfance ne permettant l'embauchage qu'à 9 ans pour 9 heures de travail. La loi française du 22 mars 1841, fixe 8 ans et 8 heures . Ces chiffres qui étaient une amélioration imposée montrent quels excès avaient été pratiqués. La loi réalisait enfin les trois huit, mais pour l'ouvrier de 8 ans. Ce que l'homme adulte réclame aujourd'hui pour lui, des bambins de moins de huit ans en avaient été privés. L'esclavage, avec les dos d'hommes ensanglantés par la trique, n'a rien qui soit plus honteux que ces commencements du machinisme où les enfants des usines étaient voués à l'abrutissement et à la mort prompte. Travaillant de jour et de nuit par relais, couchés dans des lieux puants, nourris de déchets, ils subissaient les coups, les fardeaux, et l'enchaînement qui les empêchaient de s'enfuir. Depuis cette époque, quelque amélioration est survenue. La Suisse n'emploie les enfants qu'à 14 ans (loi du 23 mai 1877) ; la Serbie l'a imitée le 29 juin-12 juillet 1910. L'Allemagne a fixé 13 ou 14 ans (*Gewerksordnung*, 1er juin 1891 et lois du 26 juillet 1897. 30 juin 1900, 30 mars 1903). Ce sont les âges les plus hauts ; de plus bas se trouvent aux lois de la République Argentine : 10 ans (14 octobre 1907 ; de l'Espagne: 10 ans (13 mars 1900) et de l'Amérique du Nord : 10 à 15 ans, selon les Etats dont chacun fait la loi pour soi.

En France, le Livre II du Code du Travail interdit d'occuper les enfants avant 13 ans, ou 12 ans s'ils ont leur certificat d'études et une attestation médicale d'aptitude physique. Il y a des infractions à cette loi comme à toutes les lois mais on peut affirmer que la présence d'un enfant de huit ans dans une usine française est devenue chimérique. Cet âge légal en 1841, ce qui suppose que des infractions étaient commises pour embauchage à 6 ou 7 ans, n'est même plus aujourd'hui une exception possible. L'infraction habituelle est par l'emploi de l'enfant quelque temps avant qu'il n'ait 13 ans. A 12 ans et dix mois, on ne lui fait pas commencer l'année d'école ; on le met à l'usine. Les parents disent : il ne lui reste plus que deux mois, si vous ne le voulez pas, je le mène ailleurs. Les patrons l'acceptent, surtout dans la verrerie et la filature du lin. L'inspection du travail se trouva, en 1913, à Pirenchies (Nord), devant le cas unique d'un secrétaire de mairie inscrivant sur les livrets d'enfants de fausses dates de naissance pour leur permettre de s'embaucher dans ce pays d'industrie linière. La visite, la même année, à Saint-André-lès-Lille, d'une filature d'étoupes, par cinq inspecteurs, fit découvrir, cachés dans les armoires-vestiaires, huit enfants de moins de 13 ans,, sur un total de 120 de 13 à 18 ans. Cette proportion d'illégalité était une des plus hautes constatées. Il n'y avait très souvent contravention que pour la présence d'un seul enfant de moins de 13 ans dans une usine. Dans toute l'industrie française soumise aux lois ouvrières, le nombre d'enfants trouvés au travail avant l'âge autorisé a été, en 1910, de 486, pour un total de 524.903 employés légalement ; en 1911, de 459 pour 537.064 et, en 1912, de 544 pour 549.322.

Cela est loin du « Prenez les enfants » sans restriction d'âge, de 1796. Beaucoup est fait, sinon tout. Mais il reste presque tout à faire contre le « Prenez les femmes ».

Pierre HAMP.

(Extrait de l'*Humanité*).

Les Idées et les Livres

REMARQUES par André Suarès (IV Cahier). Edit. de la *N. R. F.*

M. André Suarès n'est pas précisément un homme de mon bord. Sur les problèmes de la guerre et de la paix il professe des idées qui ne sont pas les miennes. Individualiste dans le domaine de la Pensée et de l'Art il n'a pas émis, que je sache sur le présent conflit des opinions personnelles.

Depuis que ce fléau immonde ravage l'Europe et l'Asie, M. André Suarès pourvoyeur en dissertations esthétiques de la « Nouvelle Revue Française » hurle avec les loups, lesquels loups sont en l'occurence des académiciens illustres.

Il est regrettable que l'homme de goût subtil et l'essayiste péntrant que n'a cessé d'être pour la plus grande gloire des lettres Françaises l'auteur de « Sur la Vie », ait, dès qu'il s'agit de traiter les questions ardues, il est vrai, mais accessibles à d'aucuns que suscite la guerre, l'entendement si difficile !

M. André Suarès qui se rit des médiocres n'a pu cependant dans ses études martiales s'élever au-dessus de la « bonne moyenne. » Ces messieurs de « l' Echo » Barrès, Bordeaux, Beaunier et quelques autres, n'ont pas accablé l'ennemi de plus banales injures. Et s'il eut exprimé au moins la « haine farouche » sous une forme plus plaisante ! Mais non, M .Suarès n'a qu'une corde unique à son luth prestigieux. De Guilaume et de Hindenburg il parla sur le même ton que de François Villon et de Villiam Shakespeare. (Encore qu'il charge les premiers et loue les seconds).

De la guerre il nous entretient en romantique attardé, et l'on croirait entendre en feuilletant les premières pages du Cahier IV des « Remarques » le distingué président de la Ligue des Patriotes.

M. Suarès en est toujours à opposer la Kultur Germanique à la Culture hâtive. Il rêve affirmation de puissance, cortèges glorieux et marches triomphales. Il se plait à servir dans une coupe de cristal artistement taillée des lieux communs indignes de Jean Richepin lui-même.

A part cela, il disserte sur « l'Autorité », sur le « Clown », sur Wagner etc., avec un charme infini. A force de parler à tort et à travers (non sans maitrise d'ailleurs), il dit à propos de tout un tas de choses excellentes.

Louis Chadourne le comparait dans la « Revue » à quelque orateur Romain. Pour moi, lorsque je lis les « Remarques », le nom de La Bruyère s'impose à mon esprit.

M. Suarès, bien qu'il soit doctoral ou professoral, c'est-à-dire un peu « pion » dans ses écrits mêmes les plus libres, doit l'estime dont il jouit à ses qualités réelles de style et de méthode.

M. Suarès s'exprime avec art en un langage savant et bien ordoné.

Dans ce IVe Cahier dont je viens de parcourir avec saveur les 43 pages, il s'affirme une fois de plus le critique choisi et l'esthéticien d'élite que l'on sait. Seulement la forme qu'il adopte est parfois ingrate. Il est trop facile vraiment, dans une suite de pensées synthétiques, semblables à celles que pratiquaient les écrivains du grand siècle, d'offrir au lecteur l'impression d'ériger une doctrine.

WALDEMAR GEORGE.

REVUE DES REVUES

Les Tablettes. — Han Ryner dont nous avions donné ici la belle conférence sur Jacques Fréhel, chante le los de l'auteur de « la Guirlande Sauvage » dans cette revue provençale. Sur la cire molle des tablettes raphaéloïse, la guerre n'a pas marqué sa rouge empreinte. La mer est si bleue, là-bas... Mais François Laugier nous présente Paul Roux poëte de crépuscule « dont on entendra toujours claire et pure chanter la flûte » ? ?

Des vers quelconques d'une « lauréate » et un solide poëme de Renée Benedith dans ce numéro.

La Couture, organe des sections du Syndicat général des Travailleurs de l'Habillement de la Seine. — Rédaction : 3, rue du Château d'Eau. *Bourse du Travail.*

APPEL AUX AMIS

Voici bientôt six mois que notre vaillant organe la Voix des Femmes *lutte pour répandre coûte que coûte des idées d'humanité et de raison. Nous voulons continuer...*

Nous en sommes à notre trente-et-unième numéro ; c'est dire quel courage il nous a fallu pour surmonter toutes les difficultés.

*La hausse extraordinaire du prix du papier ; la mauvaise volonté de certains vendeurs qui cachent au lieu de le montrer notre cher petit hebdomadaire, la campagne sournoise faite contre lui par des confrères peu recommandables qui craignent sa franchise et sa propreté ; enfin sa mise à l'*index *par les Autorités.*

En effet, notre journal est classé parmi ceux des journaux prétendus subversifs qui ne doivent pas avoir accès au front.

Beaucoup de nos amis n'ont cessé de nous encourager. Nos chers collaborateurs habituels nous ont prodigué leur concours entièrement désintéressé.

Ce n'est pas encore suffisant : Il nous faut un concours plus effectif...

Nos amis nous comprendront. C'est à leur bourse que nous faisons appel de façon très loyale.

Nous voulons vivre, parce que nous avons conscience de notre utilité ; nous pouvons même apprécier, par la sympathie qu'on nous manifeste, les heureux résultats de notre propagande.

Aussi, sommes-nous persuadés que nos amis, nos vrais amis qui le pourront, ne manqueront pas de nous adresser de quoi continuer notre belle tâche d'éducation et d'émancipation de la femme.

Faites-nous des abonnés ! Envoyez-nous de l'argent ! ! *Bon courage et Merci ! !*

LA VOIX DES FEMMES

La Directrice-Gérante : Colette REYNAUD. Imp. BERESNIAK et FILS, 12, rue Lagrange, Paris